

# Théologie féministe et antijudaïsme. Mise à jour et évaluation de la situation en République fédérale allemande

Marie-Theres Wacker

Volume 3, numéro 2, 1990

L'autre salut

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/057611ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/057611ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

## Résumé de l'article

Cet article d'une théologienne féministe catholique fait partie d'une discussion sur le thème «antijudaïsme et théologie féministe» tenue en septembre 1989 pendant le troisième congrès de l'Association européenne des femmes en recherche théologique. Il esquisse le développement de cette discussion en République fédérale allemande, saisissable dès ses débuts en 1986; il montre que les questions principales sont centrées autour de la personne de Jésus-Christ, la spiritualité orientée vers la déesse et une théologie non patriarcale de la création.

## Éditeur(s)

Revue Recherches féministes

## ISSN

0838-4479 (imprimé)

1705-9240 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

## Citer cet article

Wacker, M.-T. (1990). Théologie féministe et antijudaïsme. Mise à jour et évaluation de la situation en République fédérale allemande. *Recherches féministes*, 3(2), 155–163. <https://doi.org/10.7202/057611ar>

### **Théologie féministe et antijudaïsme Mise à jour et évaluation de la situation en République fédérale allemande**

**Marie-Theres Wacker**

**E**n République fédérale allemande, le problème actuel de l'antijudaïsme dans la théologie féministe n'est pas dissociable — moins qu'ailleurs— de la situation, cinquante ans après la Seconde Guerre mondiale et de ses horreurs envers les juifs, femmes, hommes, enfants, qui se terminèrent par la *Shoah*<sup>1</sup>. Ce contexte ne nous permet pas, surtout à nous, femmes, théologiennes féministes, de nous le dissimuler. Mais d'un autre côté, ce contexte nous accule à tout instant à reconnaître que, dans notre pays, il n'y a que très peu d'interlocutrices et interlocuteurs juifs qui puissent nous corriger et nous aider.

Il nous est d'autant plus important que, lors du 3<sup>e</sup> congrès de la «Société européenne des femmes en recherche théologique» (septembre 1989), Judith Plaskow, théologienne féministe juive, qui a ouvert le débat aux États-Unis<sup>2</sup>, a accepté d'être des nôtres et qu'elle nous a clairement fait prendre conscience de nos préjugés d'antijudaïsme tout en nous donnant un aperçu des discussions féministes juives autour du langage à trouver pour parler de Dieu et à Dieu. Les trois domaines de la pensée et du discours antijudaïques évoqués par elle<sup>3</sup> — je les nommerai brièvement : les stéréotypes du Dieu Vengeur de l'Ancien Testament, du meurtre de la Déesse et de Jésus «féministe» — sont devenus pour nous, au cours de ces dernières années, des thèmes fondamentaux de notre étude autocritique féministe. J'aimerais tout d'abord donner un bref aperçu de l'évolution et de l'état actuel de la discussion concernant «antijudaïsme et théologie féministe» en République fédérale allemande pour aborder ensuite, à partir des trois domaines précités, les aspects qui me paraissent essentiels et qui correspondent sans doute à la situation propre à notre pays, mais qui pourraient néanmoins, je l'espère, susciter de l'intérêt au-delà de nos frontières.

## Évolution du débat

L'année 1986 marque un tournant décisif dans la réflexion concernant l'antijudaïsme en théologie féministe. Cette année fut en effet celle de la «querelle des historiens»<sup>4</sup>. Il s'agit de la controverse entre hommes politiques et scientifiques sur la signification du passé fasciste allemand, réflexion qui, brièvement dit, tendait à décharger la conscience des Allemands et Allemandes du poids d'un passé que l'on ne peut ni oublier, ni expier. Il s'agissait, concrètement, d'expliquer l'Allemagne fasciste et le massacre sans exemple des juives et des juifs européens, par la prétendue crainte éprouvée par Hitler se souvenant de l'élimination physique de certaines classes soviétiques perpétrée sous le régime de Lénine<sup>5</sup>. En outre, on voulait expliquer pourquoi les soldats allemands, après la défaite de Stalingrad, étaient obligés de poursuivre le combat même si ce n'était qu'ainsi que l'on pouvait, dans leur dos, continuer les massacres dans les camps de la mort<sup>6</sup>. Ce qui importait avant tout, c'était que les *Allemands* se portent garants pour la vie des autres *Allemands*. En fait — comme on tentait de nous l'inculquer — n'y avait-il pas des centaines de milliers de femmes et d'enfants allemands menacés par la vengeance que n'allait pas manquer d'exercer l'Armée rouge?

Mais de telles tentations de mettre en balance l'holocauste, d'une part, et les souffrances de femmes et d'enfants allemands, d'autre part, ne faisaient qu'attiser de nouveau l'antisémitisme toujours latent dans notre pays. Il n'était plus compréhensible maintenant qu'un ancien président des États-Unis et un chancelier de la République fédérale allemande n'aient pas scellé leur réconciliation en allant s'incliner d'abord sur les tombes de soldats y compris des S.S. (Bitburg), en visitant dans la foulée un ancien camp de concentration (Bergen-Belsen). Ce qui était surtout incompréhensible, c'est la raison pour laquelle, à Francfort précisément, les ruines de l'ancienne rue des Juifs devaient être conservées (à la place dite Börneplatz). Il est certain que la nouvelle extrême droite allemande a ainsi eu davantage de possibilités d'accès au Parlement grâce à la revendication publique d'oublier tout ce passé.

C'est en 1986 également que la discussion entre féministes autour de l'antijudaïsme s'étendit de plus en plus. Déjà, en 1981, Bernadette Brooten dans son exposé publié dans la revue *Tübinger theologische Quartalschrift* sur «Les Juives au temps de Jésus»<sup>7</sup> avait fait remarquer qu'il existait des tendances antijuives dans les travaux de théologie féministe. Quelques voix encore isolées s'étaient également déjà levées dans le cadre du dialogue judéo-chrétien, pour souligner l'existence de pareilles tendances. Néanmoins, il fallut manifestement que se produisent des événements extérieurs pour que se dégage une sensibilité plus grande à ce problème.

Au cours de l'été 1986, de nouveau à Francfort, eut lieu la «Fête des mille femmes» qui devait aider à financer l'exposition de la «*Dinner Party*» de Judy Chicago. C'est lors de cette fête que des souvenirs du passé fasciste étaient évoqués par certains emblèmes et gestes, les couleurs noir blanc rouge ou le soi-disant salut «romain» n'étant plus innocents dans notre pays. C'est alors que parmi les féministes, il fut exigé qu'enfin les femmes se préoccupent de cette période du passé allemand et de son antisémitisme.

Ce qui a été très important dans le débat entre théologiennes, ce fut l'impulsion fournie en ce printemps 1986 par les réflexions très critiques de Katharina von Kellenbach sur le thème «Anti-judaïsme dans la recherche du matriarcat biblique?», parues dans la *Berliner theologische Zeitschrift*<sup>6</sup>. Elle faisait remarquer que l'on se dissimulait inconsciemment ce passé de la période fasciste en Allemagne, qu'on laissait dans l'ombre l'histoire du christianisme dans la quête de la Déesse perdue, tout en lançant l'accusation du meurtre de la Déesse, et qu'alors le mécanisme du «bouc émissaire» était mis en oeuvre contre les juifs même par les féministes. De nombreuses femmes lurent les commentaires de Katharina von Kellenbach ou en entendirent parler; elles en furent effrayées.

En novembre de cette même année, eut lieu à Arnoldshain, une réunion qui, dépassant les critiques de Katharina von Kellenbach, voulut faire un pas de plus en vue d'orienter la théologie féministe vers le dialogue entre juifs et chrétiens qui existe depuis longtemps déjà chez nous. Un grand nombre de théologiennes féministes participèrent à cette réunion, signe d'une discussion mise en marche depuis quelques mois. Mais bientôt, nous dûmes constater qu'il était prématuré d'essayer d'aller plus loin : il nous fallait d'abord nous acquitter de la tâche fondamentale et douloureuse de prendre la mesure de l'antijudaïsme chez les féministes chrétiennes et de s'y attaquer. Cela était entrepris aussi — bien que sans référence explicite au féminisme — lors de la 10<sup>e</sup> *Jewish-Muslim-Christian Women's Conference* qui eut lieu, presque à la même époque, à Bendorf, près de Coblenze.

Avec le compte rendu de ces sessions, d'une part, dans l'hebdomadaire juif *Allgemeine jüdische Wochenzeitung*, et, d'autre part, dans le journal féministe *Schlangenbrut* (Nid de vipères), la discussion s'étendit de plus belle au cours de l'année suivante (1987), et elle se polarisa aussi. Dans les milieux étrangers au mouvement féministe, le reproche d'antijudaïsme était repris — aussi bien par des hommes que par des femmes — et adressé en bloc à la théologie féministe, sans même que ses détracteurs et détractrices aient pris connaissance des débats qui avaient lieu au sein même du mouvement théologique féministe. Ceci renforça à son tour, chez maintes féministes, le soupçon que le but de toute cette information était simplement d'étouffer d'emblée, politiquement et, avant tout, en politique ecclésiastique, les demandes justifiées des femmes. Par conséquent, elles n'étaient presque plus disposées à s'engager dans une discussion sur les reproches qui leur étaient adressés. Deux de nos réseaux théologiques féministes, «*Netzwerk feministische Theologie*» et «*Arbeitsgemeinschaft Frauen in den Kirchen*», s'attaquèrent tout de même au problème et en firent le thème d'une prise de position commune et détaillée. De plus, la presse donna un grand écho à la déclaration d'un certain nombre de théologiennes de renom qui se distancaient de toute tendance antijudaïque tout en exprimant une mise en garde contre l'utilisation de ce reproche comme une arme contre la théologie féministe.

Aujourd'hui, plus de deux années plus tard, nous pouvons constater chez nous, je pense, une sensibilité plus grande ou, tout au moins, une attention vigilante des féministes théologiennes en ce qui concerne l'ensemble du problème de l'antijudaïsme. Sur le plan universitaire, plusieurs séminaires consacrés à ce thème furent animés

par des théologiennes féministes chargées de cours (non pas des professeures titulaires, mais des femmes invitées pour un ou deux semestres). Les (rares) théologiennes titulaires de chaires universitaires qui, par conviction, se sont engagées dans la discussion, ne font pas mystère de leur point de vue dans toutes leurs activités. Lors du «*Kirchentag*» protestant de cette année à Berlin, le groupe de travail «*Juifs et Chrétiens*» organisa une table ronde explicitement axée sur le thème «*théologie féministe et anti-judaïsme*». De plus, un débat public eut lieu avec Susannah Heschel (Philadelphia) sur ses analyses critiques de la théologie féministe chrétienne en Allemagne<sup>9</sup>. En ce qui concerne les académies protestantes et catholiques en République fédérale allemande (des institutions de formation soutenues par les Églises des «*Länder*» ou des diocèses) il faut citer surtout Arnoldshain, où sont organisés en permanence des séminaires sur le thème de la *théologie féministe* dans le contexte judéo-chrétien : ainsi, par exemple, depuis 1986, Susannah Heschel et Eveline Goodman-Thau (Jérusalem) ont participé en République fédérale allemande à plusieurs sessions. Arnoldshain, avec sa longue tradition de coopération judéo-chrétienne, est ainsi devenue, pour les théologiennes féministes, un endroit important où se réalise ce que Judith Plaskow donnait à entendre, lorsqu'elle disait que le moyen le plus efficace pour lutter contre l'antijudaïsme était l'acquisition d'une *connaissance* profonde du judaïsme.

Dans les académies protestantes de Tutzing, aux abords du lac de Starnberg, et Hofgeismar, près de Kassel, on tenta d'établir un dialogue entre chercheuses dont les travaux sur le matriarcat étaient devenus la cible de la critique avec leurs critiques aussi bien du christianisme que du judaïsme. C'est ici que l'on put mesurer les difficultés provoquées par de telles discussions : la forte charge émotionnelle chez toutes les participantes, la crainte de voir déracinée la très timide floraison de la théologie féministe dans notre pays, mais aussi un simple refus de communication.

Quant au catholicisme, le traditionnel séminaire d'été organisé par l'académie diocésaine d'Aix-la-Chapelle était consacré, cette année, au thème «*La femme dans le judaïsme et dans le christianisme*». Y avaient été conviées une féministe juive et une féministe chrétienne comme rapporteuses et animatrices des échanges. Cette session, que personnellement je trouvais assez réussie, démontrait avant tout — d'après moi — combien étaient encore rares les questions féministes posées ou bien possibles dans le contexte du dialogue entre juifs et chrétiens. La plupart des associations de dialogue juif-chrétien n'ont pas encore compris qu'il existait une théologie féministe *juive* et elles tiennent la théologie féministe *chrétienne* tout simplement pour blasphématoire ou la prennent comme le produit d'un mouvement d'émancipation exalté et irréfléchi. Par deux fois déjà, le Conseil de coordination des associations judéo-chrétiennes en République fédérale allemande s'est penché sur le problème de l'antijudaïsme dans la théologie féministe, mais au lieu de respecter l'*autocritique au sein de ce mouvement* féministe, on n'a, jusqu'à présent, trouvé rien de mieux que d'inviter chaque fois l'une des féministes les plus controversées.

À l'échelon paroissial, il n'y a certainement qu'une ébauche de discussion. Cela s'explique principalement par le fait qu'en République fédérale allemande, la théologie féministe n'a été connue que tout récemment. Nous osons espérer que les

publications parues entre temps pourront faire avancer le dialogue à tous les niveaux. Je ne fais référence, ici, à aucun article, mais ne citerai que les deux seuls recueils parus jusqu'à présent. L'un de ces recueils a été édité par Leonore Siegele-Wenschkewitz (1988). Il porte le titre éloquent *Passé refoulé qui nous tourmente (Verdrängte Vergangenheit, die uns bedrängt)* et contient sept articles (dont deux de femmes juives) qui tentent de cerner le problème de l'antijudaïsme parmi les chrétiennes féministes dans ses divers aspects<sup>10</sup>. L'autre recueil a été édité par Christine Schaumberger (1988) sous le titre *Parce que nous ne voulons pas oublier (Weil wir nicht vergessen wollen)*. Il situe le débat de l'antijudaïsme dans un contexte allemand élargi, dans lequel sont évoqués également des problèmes de racisme ou de l'idéologie typiquement allemande de la mère<sup>11</sup>.

### Points essentiels du débat

Je voudrais aborder à présent les points névralgiques de la discussion autour de l'antijudaïsme dans la perspective féministe-théologique, partant des trois domaines cités, à savoir : Jésus en tant que juif, le Dieu de l'Ancien Testament et le problème de la Déesse. Je voudrais mettre ces trois thèmes en rapport les uns avec les autres dans ce qui suit et faire ressortir les questions sur lesquelles nous travaillons ainsi que celles qui ne sont encore qu'à l'état d'intitulés.

Commençons par le problème spécifiquement chrétien de la personne de Jésus-Christ. L'histoire du christianisme est l'histoire de la religion qui se réclame de cette figure et qui, en son nom, a apporté malheur et injustice aux juives et aux juifs. Judith Plaskow a démontré de façon pénétrante que, même des chrétiennes qui se considèrent comme féministes n'ont pu échapper au dilemme chrétien fondamental de s'en tenir à la spécificité de Jésus sans que cela ne se fasse qu'au détriment du judaïsme.

J'évaluerais la situation chez nous de la manière suivante : en ce qui concerne les problèmes historiques, il est évident pour les exégètes féministes que l'on s'efforce de prendre au sérieux le mouvement de Jésus comme un mouvement *juif* dans la société juive aux multiples facettes du temps du Second Temple, et de décrire ce mouvement dans sa spécificité tout en prenant garde de ne point dévaloriser d'autres groupes. Il s'y ajoute aussi ce que je ne peux que mentionner des tentatives des théologiennes féministes pour mieux cerner l'importance de Paul. Les problèmes christologiques qui en dérivent ne sont par contre encore guère discutés, ce qui s'expliquerait principalement par le fait qu'il y a chez nous très peu de théologiennes féministes qui travaillent en théologie dogmatique. Ainsi il ne m'est possible d'évoquer que quelques-uns de leurs aspects.

Il me semble que les problèmes de base d'une christologie féministe se cristallisent autour de l'incarnation du Christ. En premier lieu, il convient de souligner que la personne concrète humaine de Jésus est celle d'un *homme/mâle*, ce qui, pour l'Église romaine, suffit comme l'on sait, à empêcher l'ordination des femmes, so-disant contraire à la volonté de Dieu, de sorte que se justifie le célèbre aphorisme de

Mary Daly «Si Dieu est mâle, alors le mâle est Dieu». Par opposition à cela, les théologiennes féministes peuvent souligner la conception élargie du dogme de la nature *humaine* du Christ. Mais alors elles sont obligées, d'un autre côté, d'accepter cette conséquence : elles relativisent la situation concrète de cet être humain et elles risquent de perdre de vue que Jésus était juif et que dès lors, le christianisme, ainsi que le souligne Judith Plaskow, est indissociablement lié au judaïsme. Lorsque des théologiennes féministes tentent d'autre part de considérer sérieusement l'être humain de Jésus en tant qu'*homme/mâle juif*, elles doivent résister à la tentation (ce qui n'est pas toujours fait de manière conséquente) de dévaloriser les hommes/mâles juifs par rapport à lui, sans quoi la critique du patriarcat dégènerait en une nouvelle version de l'antijudaïsme.

Peut-être est-ce une solution — comme le propose Rosemary Radford Ruether<sup>12</sup> — d'aborder, d'une manière constructive, à la fois la contrariété suscitée chez les féministes par la masculinité de Jésus et la pierre d'achoppement vis-à-vis du *judaïsme qui constitue la messianité de Jésus*, car, d'un côté, les féministes avec leurs analyses du patriarcat butent à leur façon sur le problème soulevé par les juives et les juifs, d'un monde non encore sauvé, et, de l'autre côté, l'idée chrétienne d'un retour du Messie et de l'achèvement du monde à accomplir contient suffisamment de «réserve eschatologique» pour orienter, dans la question de la signification de Jésus-Christ, d'autres lignes de pensée que celles déterminées par le patriarcat ou l'antijudaïsme. Sur ce point, la réflexion féministe est encore à ses débuts dans notre pays et ce, pour les raisons mentionnées précédemment.

Le domaine, commun aux chrétiennes et aux juives, de la Bible hébraïque et le problème de la Déesse qui y est lié, font par contre ici l'objet de discussions serrées<sup>13</sup>. À plusieurs reprises, j'ai déjà attiré l'attention sur le fait qu'en République fédérale allemande, celles qui sont tombées dans les pièges de l'antijudaïsme étaient des féministes partant d'une recherche sur le matriarcat pour analyser l'Israël de la Bible, en soupçonnant que la Déesse aurait été systématiquement éliminée des Écritures bibliques. La conviction profonde de ce courant féministe est, qu'aux débuts de l'histoire de l'humanité, la société fut dans le monde entier centrée sur la Déesse et respectivement sur les femmes et que celle-ci fut repoussée ou détruite partout par des sociétés patriarcales du sein desquelles ont surgi des Dieux masculins. Je pense que, si ce modèle d'explication est, entre autres, appliqué à l'Israël biblique, cela n'est en soi pas encore de l'antijudaïsme, bien que j'aie l'impression que, chez de nombreuses femmes, ceci soit devenu une certitude absolue et, par ce fait même, ait déjà presque pris une valeur de dogme. Mais ce qui est véritablement antijudaïque, c'est lorsque des féministes allemandes considèrent les bouleversements de l'Israël biblique comme étant les principaux ou même les seuls responsables de la haine envers la Déesse et des abus patriarcaux dans le christianisme ou dans le monde occidental en général et lorsque l'on identifie le soi-disant meurtre de la Déesse en Israël à l'origine du patriarcat même. Ainsi nous aurions efficacement occulté l'histoire de notre propre violence aussi bien européenne et chrétienne qu'antichrétienne et athée, et fait du judaïsme une fois de plus notre bouc émissaire.

À mon avis, ce débat autour de la Déesse souffre en République fédérale allemande d'une double déficience. D'une part, nous n'avons que très peu de féministes spécialisées en histoire ancienne ou en ethnologie, encore moins d'orientalistes et d'égyptologues, et nous connaissons à peine l'état très avancé des recherches féministes en matière de culte de la Déesse et de sociétés matristiques, état auquel sont manifestement parvenus entre temps les États-Unis. D'autre part, les féministes qui ont chez nous placé leurs travaux sous le signe de la Déesse, s'orientent avant tout vers la quête d'une spiritualité authentiquement féminine et d'une actualisation de celle-ci dans un rituel. C'est pourquoi ces féministes dirigent trop étroitement leur regard critique vers les seules distorsions sexistes, mais se préoccupent trop peu ou pratiquement pas des multiples mécanismes répressifs patriarcaux dont l'antijudaïsme est une forme particulièrement agissante, puisque larvée.

Je voudrais mettre en évidence un des problèmes fondamentaux de théologie systématique que soulève le féminisme voué à la Déesse, précisément par rapport au judaïsme, en me référant à l'«interdit de la représentation». Par rapport à l'interdit de la représentation, nous, les féministes, devrions expliquer beaucoup plus clairement que la représentation de la Déesse doit, elle aussi, passer par la critique de la religion et que, de ce fait, le discours féministe sur Dieu est provisoire et fragmentaire.

Peut-être que l'un des problèmes de la création de mythes féministes — laquelle existe chez nous aussi bien qu'aux États-Unis — réside dans le fait que les images féminines-masculines gardent tout leur effet au lieu d'être brisées ou abolies. Le rapport entre l'interdiction de l'image et les métaphores indispensables et incontournables nécessite, de toute façon, une étude approfondie du côté de la théologie féministe. J'imagine que ceci pourrait constituer un sujet de dialogue tout à fait passionnant entre juives et chrétiennes d'opinions et de tendances les plus diverses.

Lorsque je parle de métaphores indispensables donc incontournables, j'aborde alors le thème de la définition du contenu de ce que le symbole de la Déesse devra exprimer, et, en conséquence, à quels contenus respectivement ce symbole sera opposé. Ici, donc, j'aborde aussi le deuxième domaine : la dichotomie entre le Dieu Vengeur de l'Ancien Testament et le Dieu d'Amour du Nouveau Testament. Le symbole de la Déesse exprime clairement une aspiration, celle de pouvoir vivre comme femmes dans une société d'êtres humains qui se respectent et qui s'aiment, en harmonie avec la nature, sur une terre qui ne serait point la proie d'atteintes écologiques et d'agressions causées par une technicité et un surarmement toujours grandissants. En face de ce symbole, celui du Dieu masculin évoque tout ce qui rend cette vie impossible, représente le syndrome destructeur d'un désir d'omnipuissance et, par conséquent, l'instauration d'un dualisme fondamental du «haut» et du «bas». Ainsi surgit très vite à nouveau un cliché antijudaïque : le Dieu de la Bible hébraïque n'est rien d'autre que le Dieu dominateur qui favorise la domination destructrice des hommes/mâles, un Dieu duquel nous ne pouvons espérer aucune incitation à la libération de la femme. Le problème devient plus aigu lorsqu'on aborde le thème de la réalité divine par rapport au monde. Le symbole de la Déesse représente, non



seulement chez les féministes postchrétiennes, la fusion du divin et du cosmique, l'unité de la Déesse et du monde; il doit impétrer la protection et l'intégrité du cosmos donc celle des femmes. Le symbole biblique de Dieu représente un vis-à-vis du monde et du divin, leur différence de nature et pourtant leur interdépendance, mais il prête le flanc à la suspicion féministe du fait qu'il stabiliserait la hiérarchisation et l'exercice du pouvoir; il est alors rejeté comme symbole patriarcal. Par contre, Judith Plaskow a insisté sur la conception juive de la *responsabilité* divine pour l'ensemble de la création, conception qui lui permet de penser la différence et le rapport entre monde et Dieu d'une façon non hiérarchique. Au moins, dans la tradition juive, il n'est pas du tout définitif que la notion de création postule un Dieu dominateur et patriarcal. Cette logique ne serait-elle pas aussi en rapport étroit avec notre lecture de la Bible hébraïque déformée par l'histoire du christianisme, si bien que nous devrions exiger une doctrine non patriarcale de la création dans le christianisme aussi? Car, d'un autre côté, je me rends bien compte que pour nous, femmes allemandes, avec notre passé effroyablement antijuif et antisémitique, il est extrêmement problématique d'adopter le symbole de la fusion du divin et du cosmique, c'est-à-dire le symbole de la Déesse. N'est-ce pas en effet un symbole qui suggère que nous devrions reconnaître ce qui se passe dans le cosmos et dans l'histoire comme expression du divin, non seulement l'harmonie mais aussi l'horreur et le mal? Quant à moi, je veux et je dois cependant pouvoir prendre position face à cette histoire et à ses effets sur notre vie actuelle, et cela de façon *critique*, voire en prenant du recul; je veux et je dois espérer aussi que *jamais plus* ne se répéteront les forfaits perpétrés dans notre pays. Dans la mesure où les Églises chrétiennes non seulement n'ont pas empêché cela, mais ont plutôt, par leur antijudaïsme quotidien dans les sermons et l'enseignement religieux, contribué pour une bonne part à l'absence quasi totale de résistance, dans cette mesure j'ai le plus grand intérêt à considérer ma propre tradition chrétienne d'un oeil critique, d'autant plus que cette tradition s'est associée rapidement et de bonne grâce aux puissances de ce monde et à la puissance du monde.

Peut-être, j'ajoute ceci comme une association d'idées très personnelles en guise de conclusion, devrions-nous, nous les femmes allemandes socialisées dans un cadre chrétien, ne pas parler — ou alors avec beaucoup de nuances — d'«intégralité» (*holism*), puisqu'il n'y a pas si longtemps nous avons échappé à un régime «totalitaire» et que le christianisme lui aussi est loin de s'être suffisamment débarrassé de ses exigences totalitaires. Peut-être devons-nous encore un long moment supporter la froideur de l'analyse et de la critique avant de nous croire capables d'entrer dans la chaleur non étouffante d'une véritable sororité.

Marie-Theres Wacker  
Docteure en théologie

Association européenne des femmes pour la recherche théologique

## Notes

1. *Shoah*, mot hébraïque pour désigner l'Holocauste.
2. PLASKOW, Judith, «Christian feminism and Anti-Judaism», *Cross Currents*, 28 (1978) : 306-309.
3. Maintenant publié : PLASKOW, Judith, «Feministischer Antijudaismus und der christliche Gott», *Kirche und Israel*, 5 (1990) : 9-25.
4. Voir la documentation : «Historiker-Streit.» *Die Dokumentation der Kontroverse um die Einzigartigkeit der nationalsozialistischen Judenverfolgung*. München (Piper) 1987.
5. Ainsi l'explication de l'historien allemand Ernst Nolte. Voir, par exemple : NOLTE, Ernst, «Zwischen Geschichtstegende und Revisionismus?», «*Historiker-streit* » (voir note précédente) : 13-35.
6. Ainsi Andreas Hillgruber. Voir HILLGRUBER, Andreas, *Zweierlei Untergang. Die Zerschlagung des Deutschen Reiches und das Ende des europäischen Judentums*. Berlin (Siedler) 1986.
7. BROOTEN, Bernadette, «Jüdinnen zur Zeit Jesu», *Tübinger theologische Quartalschrift*, 161 (1981) : 281-285.
8. von KELLENBACH, Katharina, «Antisemitismus in biblischer Matriarchatsforschung?», *Berliner theologische Zeitschrift*, 3 (1986) : 144-147.
9. HESCHEL, Susannah, «Jüdisch-feministische Theologie und Anti-judaismus in christlich-feministischer Theologie», in SIEGELE-WENSCHKEWITZ, Leonore (éd.), *Verdrängte Vergangenheit, die uns bedrängt*. München (Kaiser) 1988 : 54-103.
10. *Ibid.*
11. SCHAUMBERGER, Christine (éd.), *Weil wir nicht vergessen wollen...Zu einer feministischen Theologie im deutschen Kontext*. Münster (Morgana) 1987.
12. RADFORD RUETHER, Rosemary, *Faith and Fratricide. The Theological Roots of Anti-Semitism*. New York (The Seabury Press) 1974.
13. Voir la discussion des problèmes dans : WACKER, Marie-Theres, «Feministische Matriarchatsforschung — ein antijudaistisches Konzept?», in SIEGELE-WENSCHKEWITZ (voir note 9) : 161-242.